

## AFRIQUE

Sophie Caratini

*L'Éducation saharienne d'un képi noir : Mauritanie 1933-1935*

Paris, L'Harmattan, 2002, 381 p., bibl., gloss., cartes, plans

SOPHIE CARATINI sait ce qu'écrire veut dire. Que la tâche ultime en laquelle se résolvent les multiples besognes de notre métier consiste à manipuler de la matière scripturaire, c'est là un fait dont elle a une conscience aiguë et qu'elle ne prend pas à la légère. Cette acuité transparaissait déjà quand elle évoquait dans *Les Enfants des nuages* le difficile face-à-face qui avait abouti à l'écriture de sa monographie *Les Rgaybât (1610-1934)*<sup>1</sup>. Elle est plus manifeste encore dans *L'Éducation saharienne d'un képi noir*, qui relève en gros du genre « histoire de vie » – en gros seulement car Sophie Caratini nous a habitués à des livres inclassables. L'ouvrage est consacré au général du Boucher, mort en 1998, qui de 1933 à 1935 a servi comme sous-lieutenant puis lieutenant dans « la dernière unité méhariste créée au nord de la Mauritanie pour achever la conquête saharienne ». Dans l'esprit de l'auteure, il est le premier volet d'un triptyque dont les suivants devraient évoquer la vie d'une Mauritanienne puis d'un tirailleur « sénégalais » (sénégalais, ces soldats ne l'étaient pas tous, mais c'est ainsi qu'on les appelait) ayant tous deux vécu, comme Jean du Boucher, dans un de ces groupes nomades qui sillonnaient le Sahara au sud du 25<sup>e</sup> parallèle à l'époque où la France s'appropriait à assujettir les derniers insoumis.

Déjà cruciaux lorsqu'il s'agit de composer une monographie, les choix d'écriture le sont davantage encore pour qui veut composer une histoire de vie. Mais, comme le remarque Sophie Caratini dans son introduction, même les auteurs de ces classiques du genre que sont *Les Enfants de Sánchez* ou *Soleil Hopi*<sup>2</sup> ne se sont guère expliqués sur leurs choix, et ne nous ont pas dit comment ils ont transmué en livres publiables les paroles qu'ils avaient recueillies. S'étant par méthode refusée à ce mutisme, Sophie Caratini a fait précéder son livre d'une introduction qui en décrit la genèse – procédé dont elle est coutumière puisque *Les Enfants des nuages* retraçait l'écriture des *Rgaybât*, ou du moins son amorce.

La matière première du livre aura été la transcription de cent cinquante heures d'entretiens au cours desquels l'auteure a peu à peu modifié son projet initial. Partie pour écrire une biographie, elle a finalement

1. Sophie Caratini, *Les Enfants des nuages*, Paris, Le Seuil, 1993 et *Les Rgaybât (1610-1934)*, Paris, L'Harmattan, 1989, 2 vol.

2. Oscar Lewis, *Les Enfants de Sánchez : autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard, 1972 et Don C. Talayesva, *Sun Chief: The Autobiography of a Hopi Indian*, London, H. Milford-Oxford University Press, 1942 (Éd. franç. : *Soleil hopi : l'autobiographie d'un Indien hopi*, Paris, Presses Pocket, 1984).

choisi de se limiter aux années mauritaniennes du général, et « d'évoquer, à travers son expérience, l'histoire d'une époque ». Puis est venu le temps du labeur, des hésitations, des renoncements parfois – de l'écriture en un mot. De ce long processus retenons ici l'essentiel : tout d'abord, un dialogue souvent interrompu entre celle qui avait coudoyé les Rgaybât et celui qui les avait affrontés quelque soixante ans plus tôt, elle bien décidée à ne pas se contenter d'un rôle de « nègre », lui tout à la fois désireux de livrer des souvenirs qu'il se savait incapable de mettre lui-même par écrit, et tremblant à l'idée de ne pas se reconnaître dans le portrait qu'elle en tirerait ; ensuite, un long travail d'écriture, où le plus délicat pour l'auteure aura été de définir les *actants* de sa narration. Sophie Caratini écrivait d'abord une version où le héros apparaissait à la troisième personne, et se distinguait donc d'un narrateur dont il était parfois difficile de savoir s'il portait la parole de l'auteure ou celle de son interlocuteur. Ce premier livre ne trouva pas preneur : les éditeurs n'aiment pas les livres que les libraires ne sauront pas dans quel rayon classer. Elle a alors passé tout le récit à la première personne, et l'a fait précéder d'une introduction où elle définit le sens qu'elle donne à toute l'entreprise. Ce qui modifiait la répartition des rôles, tout en lui gardant une complexité dont elle a su jouer. Le livre se présente en effet comme un récit porté par Jean du Boucher et introduit par Sophie Caratini. Mais les narratologues nous ont appris que plusieurs actants peuvent se cacher derrière le *je* narratif. Qui dit *je* dans *La Recherche*? Tantôt le héros, un jeune homme incapable d'écrire qui s'appelle peut-être Marcel ; tantôt le narrateur, un homme mûr qui relate ses anciennes erreurs ; tantôt l'auteur enfin, qui parle du « présent ouvrage ». Ici, Sophie Caratini n'intervient jamais ouvertement dans le récit, mais on la devine parfois derrière le narrateur.

Le résultat est impressionnant. Nous voyons avec les yeux d'un acteur les deux

années qui pour les Rgaybât ont précédé l'assujettissement. Bien entendu, ce regard est le produit d'un travail d'écriture qui distingue le livre des récits complaisants que les anciens méharistes aiment à écrire une fois venues la retraite et les nostalgies. Le héros n'est d'ailleurs pas tout à fait Jean du Boucher. Celui-ci n'a pas voulu qu'il porte son nom, et lui a donné celui de Jean de Mauranne, du nom de sa maison familiale ; à moins que ce ne soit un souvenir de Morhange : le vieux soldat, neveu de Pierre Benoit, n'a pas caché sa fascination pour *L'Atlantide*. De toute façon, Jean de Mauranne en sait un peu plus que Jean du Boucher n'en savait à l'époque. Ainsi dans ces pages où le goumier Laydi lui explique pourquoi le rezzou dont ils relèvent les traces n'a pas osé les attaquer. En fait, Jean du Boucher n'a appris les raisons de cette prudence qu'en 1958, de la bouche même du Rgaybi qui avait dirigé le rezzou. Plus loin, le même goumier raconte à son lieutenant une histoire de rezzou alors fameuse en pays maure, mais qui a en réalité été recueillie par Sophie Caratini lors de son séjour sur le terrain. Là, les manipulations rédactionnelles sont signalées en note. De telles notes sont très rares car le travail de composition est en général plus caché, mais le lecteur attentif peut parfois en repérer les traces. Ainsi dans ce passage mis dans la bouche de Mauranne : « Je ne sais pas que parmi les Rgaybât, il y a des familles plus ou moins nobles, les véritables descendants de l'ancêtre fondateur, et les autres, ceux que la tribu a intégrés pour épaissir ses rangs... » Ici, le narrateur sait des choses que le héros dit ne pas savoir... Et ce narrateur semble ici écrire sous la dictée de Sophie Caratini plus que sous celle de Jean du Boucher. C'est diablement habile.

Pour être pleinement apprécié, *L'Éducation saharienne d'un képi noir* demande sans doute à être lu en parallèle avec les autres ouvrages de l'auteure. Celui de 1989, tout d'abord, récit historique autant que monographie, et qui s'appuie pour l'essentiel sur

des données historiques antérieures à la soumission des Rgaybât, c'est-à-dire antérieures au séjour de Jean du Boucher en Mauritanie ; celui de 1993 où elle relatait déjà un face-à-face – le sien – entre les Rgaybât et un observateur occidental. Mais il peut être aussi goûté pour lui-même. D'abord, tout simplement, pour ses qualités littéraires. Ensuite, comme un ouvrage sur l'histoire de la colonisation. Les choix d'écriture de l'auteure lui permettent de faire apparaître des faits qui se dégagent mal de la seule consultation des archives. Entre les Rgaybât, contraints par une sécheresse persistante à quitter leur réduit du Rio de Oro, et les officiers méharistes pas trop dupes de l'attitude soudain conciliante des adversaires d'hier, on devine une subtile partie d'échecs. Mauranne voit les émissaires des lignages dissidents se succéder sous la tente de son capitaine, et ne comprend pas bien, pressé qu'il est d'en découdre, que celui-ci s'attarde à des conciliabules dont il se garde bien de donner le détail à ses subordonnés. Ces détails, ou du moins leurs conséquences, Sophie Caratini et Jean du Boucher les ont appris depuis, et le récit peut donc les livrer : ce sont les conditions d'une soumission qui doit plus à l'épuisement des pâturages qu'à la supériorité des armes françaises.

Car on est frappé par la fragilité de la présence militaire de l'occupant. Les pelotons méharistes auraient été bien impuissants

sans les goumiers maures que leurs officiers craignaient toujours de voir rejoindre leurs frères encore en dissidence. Les archives donnent d'ailleurs la même impression pour le pays touareg, et on regrette à lire *L'Éducation saharienne* de ne pas disposer d'un récit comparable sur les dernières années de liberté des Touaregs. Mais là, les témoins sont morts et les archives ne disent pas tout. Les quelques témoignages laissés par les acteurs (comme *La Soumission des Touaregs du Nord*, du capitaine Métois)<sup>3</sup> souffrent de ce que ceux-ci ne savaient pas grand chose de leurs adversaires. Le lieutenant du Boucher n'en savait guère plus sur les Rgaybât, mais le général les connaissait beaucoup mieux. Quant à Sophie Caratini, son métier est de les connaître le mieux possible ; et sa tâche dans cette affaire aura aussi été de contraindre son interlocuteur, par la provocation au besoin, à fouiller sa mémoire plus qu'il ne l'aurait fait de lui-même. Elle aura ainsi pu écrire ce récit dont la simplicité n'est qu'apparente, où le narrateur en sait plus que le héros, qui lui-même en sait plus qu'un modèle auquel il ressemble toutefois suffisamment pour que celui-ci ne se soit pas senti trahi.

Dominique Casajus

3. Florent-Alexis Métois, *La Soumission des Touaregs du Nord*, Paris, A. Challamel, 1906.

Oliver Woolley

*The Earth Shakers of Madagascar**An Anthropological Study of Authority, Fertility, and Creation*

London, Continuum, 2002, x + 284 p.

(« London School of Economics Monographs on Social Anthropology » 73)

LES SAHAFATRA DU SUD-EST de Madagascar avaient été décrits comme « un ensemble purement géographique »<sup>1</sup>. L'administration coloniale assigna, il est vrai, à quelques clans jugés trop indépendants, le nom de la terre sur laquelle ils vivaient : *sahafatra* signifiait « la terre nue ». L'hétéronyme, pourtant, a été approprié. Oliver Woolley en découvre les raisons : les membres de ces clans rivaux savent partager une même relation à la terre<sup>2</sup> ; s'enraciner en elle, croître avec elle, est leur dessein commun. Le présent ouvrage analyse les implications politiques des connexions métaphoriques sans cesse établies entre la sphère de l'action humaine et celle de la création naturelle.

Oliver Woolley considère l'ensemble des processus dans lesquels les hommes sont engagés : la production rizicole, la maturation individuelle, la croissance des familles et la création des villages. Aux modèles de développement, naturels et humains, sont associées différentes formes de pouvoir : empire paternel, maîtrise agricole de la nature, domination proprement politique. Le système d'autorité sahafatra articule ces paradigmes. Les *earth shakers* (en malgache *kobatany*), souverains sahafatra, disposent eux-mêmes d'un pouvoir composite, à la fois naturel et artificiel, nécessaire et fragile. L'auteur se confronte avec l'ambiguïté de ces figures (« quelque part » entre les *big men* et les souverains aux qualités innées) en proposant une élucidation singulière de leur mode de légitimation. À Madagascar, un principe hiérarchique semble, partout, réserver le privilège d'une autorité légitime à ceux qui pouvoient en fertilité. Une puissance de bénédiction est

ainsi reconnue aux aînés dominant des parents et/ou à des souverains, *mpanjaka*, dominant des sujets. Maintes études ont insisté sur la provenance ancestrale de la bénédiction et, partant, ont très justement souligné le primat de l'idéologie de la filiation dans ces schémas de légitimation<sup>3</sup> : l'autorité est conférée à des héritiers et la fertilité est distribuée à la condition d'une reproduction de l'ordre légué. Reconnaisant dans le système sahafatra la mise en œuvre d'une « économie politique de la fertilité », Oliver Woolley invite cependant à explorer l'imagination politique de cette société malgache par delà l'idiome de la filiation.

Dans la configuration sahafatra, autorité et filiation peuvent être disjointes – et même opposées. Le terme *panjaka* désigne des « chefs » de niveaux structurels distincts : les pères (dominant les maisons, *trano*), les gardiens des « maisons uniques » (dominant les grandes maisons, *trano-be*) et les *earth shakers* (dominant les ventres, *troky*). Parmi ceux-ci, sont désignés les « vieilles femmes », incarnations totémiques

1. Hubert Deschamps & Suzanne Vianès, *Les Malgaches du Sud-Est : Antemoro, Antesaka, Antambahoaka, peuples de Farafangana (Antefasi, Zafisoro, Sahavoai, Sahafatra)*, Paris, PUF, 1959 : 83.

2. Les clans sahafatra se reconnaissent tous comme de nouveaux venus sur un territoire qu'ils disent occuper depuis sept générations (pp. 32-33).

3. Voir par exemple : Gillian Feeley-Harnik, *A Green Estate : Restoring Independence in Madagascar*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1991 ; Maurice Bloch, *From Blessing to Violence : History and Ideology in the Circumcision Ritual of the Merina of Madagascar*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986 ; Jacques Lombard, *Le Royaume Sakalava du Menabe : essai d'analyse d'un système politique à Madagascar (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>)*, Paris, Éd. de l'Orstom, 1988.

des clans. Ces *panjaka* ont en commun une « créativité perçue » ; le fondement de leur autorité les distingue toutefois. Si les pères dominant naturellement les familles – les ayant engendrées –, les gardiens et les *earth shakers* doivent être sélectionnés et fabriqués. La filiation, essentielle à la base, intervenant encore au second niveau d'une façon plus flexible, est rejetée au sommet : pour l'attribution de la charge de *earth shaker*, la rotation entre les groupes est de règle. Certes, la filiation est, en un sens, réintroduite au dernier niveau : les « vieilles femmes » appartiennent toujours à une branche généalogique aînée ; mais ces chefs suprêmes, nécessairement *earth shakers*, ont toujours déjà été choisis ; ils symbolisent, par surcroît, un au-delà de la parenté. Leur présence à ce niveau signale la subordination du principe de filiation à un principe supérieur.

La fertilité peut être obtenue du non-humain. La source alternative est ici *Zanahary*<sup>4</sup>, « force de création », principe immanent orientant le devenir des vivants et des choses. Le « système *Zanahary* » est un système de combinaisons potentiellement fécondes entre ces natures. Tabous et coutumes, estimant les conséquences nuisibles ou bénéfiques des compositions possibles, témoignent de l'effort d'interprétation du monde. On peut, par suite, « faire travailler *Zanahary* pour soi » en procédant à d'heureuses manipulations. C'est à partir du « système *Zanahary* » que le système d'autorité sahafatra doit être compris. Oliver Woolley définit – avec un peu d'humour – les Sahafatra comme des « specialized cargo cultists » en quête de chefs créatifs. Au prix d'une constante déshumanisation – d'une possession par la force de création – les *earth shakers* peuvent maximaliser la fertilité de la terre et la convertir en fertilité humaine. Leur légitimité dépend entièrement de cette performance.

Le mode de sujétion est la mise à l'épreuve. L'auteur, comparant ces souverains à des gladiateurs, décrit un lien politique agonistique. Les *panjaka*, choisis

pour leur abondance, sont forcés à donner. Une fois épuisés, ils sont remplacés. Leur élection est une véritable capture, et leur règne, un sacrifice graduel. En participant à un système de tests, les sujets font eux-mêmes œuvre de création. Les tests, en effet, ne sont pas seulement le moyen d'apprécier les qualités des *panjaka* ; ils les renforcent également. Le pouvoir des *earth shakers* est progressivement naturalisé ; finalement reconnu comme Pères, ils peuvent alors englober les deux principes du pouvoir. Oliver Woolley reconnaît l'attitude paradoxale des sujets sahafatra, avides de chefs et d'égalité. Comme il le souligne cependant, la volonté d'abaisser les chefs ne dément pas la nécessité de leur commandement. L'affirmation de la sacralité de l'office est ici indissociable de l'exigence d'une remise en jeu du pouvoir. La légitimation, explicite d'un ordre en transformation, fait l'originalité de l'exemple sahafatra.

L'auteur dévoile un dispositif symbolique inclinant à l'innovation. L'histoire témoigne de la production constante de nouveaux principes d'organisation, en référence à la force de création. Plusieurs exemples nous en sont présentés. L'un d'eux concerne l'entreprise de pacification coloniale qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, obligea les clans – par l'intermédiaire de leur chefs – à l'adoption de traités bilatéraux *ziva*, aboutissant à l'instauration d'un « réseau d'alliances croisées ». Les clans s'adonnèrent désormais à des compétitions dans tous les domaines de production : les

4. Oliver Woolley insiste sur la nécessité d'une compréhension contextuelle de ce terme, présent dans de nombreuses sociétés malgaches et souvent traduit par « dieu ». Il semble exister autant de traductions possibles que de relations établies entre le monde social et le monde naturel. Signalons la présence, en conclusion, d'une très belle comparaison entre le *Zanahary* sahafatra (« force de création ») et le *Zanahary* zafimaniry (que Maurice Bloch choisit de rendre par « environnement » : cf. Maurice Bloch, « People into places », in Eric Hirsh & Michael O'Hanlon, eds, *The Anthropology of Landscape : Perspectives on Place and Space*, Oxford, Clarendon Press / New York, Oxford University Press, 1995).

tests créatifs furent inventés en remplacement de la guerre. Le deuxième exemple que nous retenons est celui de l'institution, en 1989, d'un système paralégal voué à la répression des vols de bétail : la *Dina* des Sahafatra, rassemblant les différents clans. Dans l'incapacité de résoudre eux-mêmes ces affaires criminelles, les *earth shakers* conçurent une structure de pouvoir où leur

autorité ne saurait prévaloir. La force de création, avertit l'auteur, est plus sacrée que la fonction souveraine ; la vocation créative de celle-ci semble impliquer la possibilité de son sacrifice au bénéfice de la fertilité. Oliver Woolley donne ainsi la mesure de l'étonnante plasticité de ce système d'autorité.

Dominique Somda